



Oratoire de France

Servir l'éducation des jeunes en faisant confiance avec le père Bernard Lamy [1640-1715]

Par le père Gilbert Caffin

(Texte extrait d'une conférence donnée par le Père Gilbert Caffin à l'occasion du 400^{ème} anniversaire de l'Oratoire de France, en 2011, qui fera l'objet d'une publication sous le titre « Grandes figures de l'Oratoire », Cerf, 2013).

(...)

Contemporain des deux oratoriens présentés durant les dernières soirées, Bernard Lamy nous permet de mieux suivre cette génération du règne de Louis XIV. Il est un grand témoin de l'effort que ces hommes ont accomplis pour répondre à la tâche éducative imposée à l'Oratoire. À la mort de Bérulle, 21 collèges sont ouverts dans tout le royaume – surtout dans les villes moyennes afin de ne pas faire trop concurrence aux jésuites –, ainsi, de Dieppe en 1614 à Boulogne-sur-Mer en 1629, puis huit nouveaux de 1630 à 1713. Une trentaine donc à l'époque envisagée. D'autres seront repris après l'expulsion des jésuites en 1762.

Parmi les prêtres du premier Oratoire qui produisent des œuvres pédagogiques, Bernard Lamy, après avoir lui-même exercé son ministère en différents collèges durant de nombreuses années, apparaît comme ayant réalisé le mieux la synthèse du projet éducatif oratorien. Ses ouvrages eurent une grande influence en son temps mais aussi durant le XVIII^e siècle, principalement sur Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu.

Il faut noter une pratique, chère à cette période : celle d'impliquer les Pères en recherches savantes auprès des praticiens de terrain. Le Père Thomassin, théologien de renom, écrit des « Arts d'enseigner » différentes disciplines. Nicolas Malebranche n'est pas étranger à ce qui s'enseigne dans les collèges. Un Père Morin publie au nom du Conseil de la congrégation une *Ratio Studiorum* en 1645, hélas aujourd'hui perdue. Et bien d'autres s'y consacrèrent en plus de leurs études. Bernard Lamy, ayant quitté les collèges pour enseigner la philosophie dans les maisons universitaires de l'Oratoire – à Saumur puis à Angers –, s'intéresse à l'étude des mathématiques et de la rhétorique au point d'écrire des livres destinés à la formation des enseignants. Il fut longtemps un maître à penser.

Parcourons sa vie en six périodes

1 - La formation (1640-1660)

Né en 1640 au Mans dans une famille bourgeoise modeste et soucieuse des études des enfants, il entre au collège oratorien de la ville fondé par l'Oratoire en 1624. Il en donne un souvenir mitigé dans le 1er de ses *Entretiens sur les sciences* :

« [...] pour moi étant jeune, je me souviens que je n'aimais pas les lettres. Je ne trouvais point de goût dans de certaines règles latines qu'on me forçait d'apprendre par mémoire. Je tombais après quelques années entre les mains d'un Maître qui n'était pas fort habile homme. Mais qui s'appliqua à m'apprendre l'histoire romaine et un peu de géographie. Je concevais ce qu'il me disait et je commençais à aimer l'Étude qui m'était auparavant si désagréable [...]. Il faut du sel pour éveiller l'appétit. C'est par la curiosité qu'on est attiré à l'Étude. »

En année de rhétorique il eut un excellent maître, le père Mascaron, qui deviendra un célèbre prédicateur et évêque d'Agen. Il lui donna l'idée de rejoindre l'Oratoire.

Il fait son noviciat à Paris en 1658. Il y voit passer Richard Simon lors de sa première tentative. Le maître des novices est le père Bertald, dont on a déjà dit combien il savait comprendre et suivre les novices (cf. l'épisode avec Richard Simon lors de son deuxième noviciat, le laissant apprendre l'arabe et étudiant l'hébreu avec lui le soir).

Puis Bernard est envoyé à Saumur pour y suivre deux années de philosophie. Il y retrouve le Père Mascaron et, en 1660, le jeune Malebranche l'y rejoint avec qui il va se lier d'une très fidèle amitié. La suite du passage lu du 1er Entretien l'évoque :

Un de mes amis qui passe pour le plus beau des esprits de ce siècle avait été extraordinairement rebuté par l'Étude jusqu'à ce que par hasard le Traité de l'Homme de Descartes lui tomba entre les mains.

2 - Les Régences en collèges (1661-1672)

Selon la coutume, il est envoyé en collège, d'abord à Vendôme. Lors de la description de la vie oratorienne du 5e Entretien, malgré le désagrément de surveiller des enfants que cela peut lui inspirer, il en souligne l'intérêt :

« Je vous parle sincèrement, dit-il, jamais emploi ne m'a été si doux que celui-là ; car n'est-il pas aussi agréable de semer la vérité dans une âme, que les graines dans un jardin : de cultiver des esprits que des fleurs. [...] Ajoutez que ces premiers exercices bien pris nous sont très avantageux. [...] Pour bien apprendre il

faut enseigner. On sait beaucoup mieux les choses dont on a été obligé d'instruire les autres. »

Il sera nommé ensuite à la célèbre Académie royale de Juilly, fondé par le Père de Condren en 1638, à la demande de Louis XIII. Il y sera ordonné prêtre en 1667. Durant sa régence en ce collège, il se trouvera avec le jeune confrère Richard Simon, déjà expert en langues anciennes, qui lui communique sa passion pour l'étude de la Bible et de l'hébreu.

En 1668 il sera régent dans son ancien collège au Mans, chargé des pensionnaires.

C'est seulement alors qu'il fera deux ans de théologie à Saumur, au séminaire universitaire de Notre-Dame des Ardilliers, à l'époque lieu important de la formation oratorienne. Avec le Père André Martin, il va y connaître la nouvelle philosophie de Descartes. Après ces deux années, il est nommé régent de philosophie, toujours à Saumur, mais au collège en ville. Il lit beaucoup Descartes, mais aussi Pascal.

1672 sera une année de deuil pour l'Oratoire qui perd subitement le Père Senault, Supérieur général dont l'influence était grande en raison de son ouverture d'esprit et son courage à défendre ses Pères dans les recherches nouvelles qu'il savait encourager. Là encore, nous en trouvons mention dans l'Oratoire rêvé du 5e Entretien concernant « les responsables de cette heureuse communauté ». Le Père de Sainte-Marthe, élu, n'aura ni ce courage ni cette envergure. Il abandonnera Richard Simon et Bernard Lamy à la vindicte des adversaires. Louis XIV régnant, il devra gérer la tourmente de l'Oratoire avec le jansénisme.

3 - L'affaire d'Angers (1672-1675)

Envoyé à Angers pour enseigner la philosophie, il y retrouve une communauté toute entière acquise au cartésianisme. Cela le met en conflit avec le recteur de l'université royale de la ville lequel prône l'enseignement classique de la scolastique en vigueur. Bernard Lamy y est particulièrement dénoncé et pourchassé durant deux ans, malgré le soutien de l'évêque d'Angers et du gouverneur de l'Anjou, tous deux proches de l'Oratoire. Ce recteur fait appel au roi qui avait déjà recommandé qu'on n'enseigne pas ces idées nouvelles en son royaume. On reproche même à notre oratorien d'écrire contre la monarchie de Droit divin, ce qui n'arrangeait pas le dossier à Versailles.

Après des aventures rocambolesques bien décrites par les historiens, les oratoriens sont obligés de présenter leurs notes de cours au recteur avant de les donner aux étudiants. Bernard Lamy passe outre. Aussi, après un nouveau recours du recteur au roi, le Père reçoit un ordre d'exil en Dauphiné, évitant de justesse la Bastille.

4 - L'exil en Dauphiné (1676-1686)

Suivent quatre années de vie recluse dans un village écarté de montagne, Saint-Martin de Miséré, où il peut méditer à loisir et préparer ainsi des écrits qui lui tenait à cœur. Il en envoie les manuscrits à son éditeur à Paris.

En 1680, l'évêque de Grenoble, le cardinal Le Camus, réformateur réputé, le découvre et témoigne : « J'ai reçu un trésor en la personne du Père Lamy ». Il le prend à Grenoble comme collaborateur pour ses visites pastorales à travers tout le diocèse : période passionnante.

Bernard Lamy rejoint la communauté oratorienne de la ville et peut faire éditer plusieurs œuvres importantes.

En 1680, il publie, Le traité des grandeurs en général, dont il intitule la Préface « Des mathématiques pour disposer à la spiritualité ». Joseph Beaudé, en éditant cette préface dans une collection de textes mystiques du XVIIe siècle, le justifie en écrivant dans son introduction :

« Sans doute pour Lamy cela signifie activité de l'esprit sans connotation religieuse encore moins mystique. Cependant c'est la plus haute expérience humaine [...]. Les mathématiques, écrit-il, sont la science la plus apte à former l'esprit et le cœur. »

Mais surtout il édite en 1683 son œuvre majeure, Les entretiens sur les Sciences, que nous allons étudier plus longuement. Puis en 1685, Des éléments de géométrie, que Rousseau préférera à tout autre traité sur le sujet comme initiation aux sciences.

5 - Retour à Paris (1686-1689)

Il quitte Grenoble laissant de grands regrets. On y trouve encore une rue à son nom. Mais il veut retrouver la bibliothèque de l'Oratoire, incontournable pour le travail sur l'Écriture Sainte qu'il veut maintenant entreprendre.

Il a le génie de la vulgarisation, son esprit pédagogique l'amène sans cesse à publier des livres pour donner le goût de travailler les questions qu'il aborde. Ainsi ce ne sera pas un livre savant d'exégèse mais une Introduction à la lecture de la Bible qui a un grand succès auprès des catholiques, lesquels avaient en ce domaine à rattraper bien du retard sur les protestants.

Mais il n'en reste pas là et ses travaux sur des points particuliers n'auront pas le même crédit. Il va batailler sur la date de Pâques, sur

les plusieurs Marie de l'Évangile, sur la comparaison des quatre évangiles. Cela ne l'empêche pas, à la manière de Malebranche, son grand ami, de continuer à s'intéresser à bien d'autres secteurs du savoir. Il publie alors coup sur coup un Manuel de mécanique et un Traité de morale. Il reste l'homme de la raison dans la foi. Par exemple, un événement bouleverse un village non loin de Paris : la foudre tombé sur une église met en effervescence la population, qui y voit des signes surnaturels. Il en explique paisiblement le phénomène atmosphérique et tout rentre dans le calme. Exemple significatif de cet homme du passage vers le Siècle des Lumières, mais sans rupture avec la vie de prière et la foi en la grâce. Cependant, ces études sur l'Évangile indisposent tant de gens que le Père de Sainte-Marthe, une fois de plus affolé par les conséquences possibles pour la congrégation, lui demande de quitter Paris. Lamy se retirera à Rouen pour tout le restant de sa vie.

6 - Dernière période à Rouen (1690-1715)

Faisant appel à de nombreuses disciplines – dont les études bibliques et historiques mais aussi la géométrie et l'architecture –, Bernard Lamy met en chantier un travail sur le Temple de Jérusalem qui ne sera publié qu'après sa mort. Il a trouvé un jeune homme doué en dessin qui lui prépare des planches d'esquisses.

À Rouen, il fréquente le Père André sj qui sera le biographe de Malebranche. Son amitié pour le philosophe ne fait que s'approfondir, ce qui a beaucoup ému Malebranche. Dans une lettre à un confrère, le Père Lelong, Malebranche écrit :

« Avec Bernard on s'aime de tout cœur. Il vient tous les ans à pied depuis Rouen pour prendre de mes nouvelles. Il est bien plus généreux que moi [...], un philosophe, un vrai. Il y a cette

différence entre nous deux, qu'il lui faut pour construire le plan de ces livres, la marche, la fatigue de la route, et qu'il me faut le repos et l'immobilité dans mon fauteuil. »

En effet, Lamy a ainsi composé son livre sur la grandeur dans un voyage entre Grenoble et Paris.

Il meurt à Rouen le 29 janvier 1715.

Malebranche le suivra de près, le 13 octobre 1715, à l'Oratoire de la rue St-Honoré.

Présentation de son œuvre majeure : Les entretiens sur les sciences.

« Présentation introductive »

Lamy l'écrit à Grenoble, avec le recul de ses années de régence en collège et de son expérience et ses réflexions de l'âge mûr.

Cette œuvre aura une grande influence durant tout le XVIIIe siècle, non seulement pour les oratoriens éducateurs mais parmi ceux qu'on appellera les « philosophes » du Siècle des Lumières.

Montesquieu, ancien élève de Juilly, possédait toute l'œuvre de Bernard Lamy dans sa bibliothèque, mais c'est surtout Jean-Jacques Rousseau qui le cite souvent et a envers lui une grande reconnaissance. Il s'en inspirera tout au long de son œuvre éducative, L'Emile. Le professeur François Girbal, ancien enseignant à Juilly qui en fit une édition critique parue aux Presses universitaires de France en 1966, renvoie sans cesse dans ses notes les références à ces emprunts

de J.-J. Rousseau. Il en sera sans doute question durant cette année anniversaire de la naissance de J.-J. Rousseau (1712).

Cet ouvrage utilise le même procédé que son ami Malebranche dans ses Conversations chrétiennes. Il imagine plusieurs personnages qui dialoguent sur ce qu'il appelle les Entretiens sur les savoirs divers « Dans lequel on apprend comment l'on doit étudier les sciences et s'en servir pour faire l'esprit juste et le cœur droit », ce qui en est le titre complet. Il met en scène deux voyageurs revenant de Rome : Théodose, le guide, et son jeune compagnon, Eugène, vont visiter deux méditatifs du genre des messieurs de Port-Royal, Symèse, le vieux sage et son disciple, Aminte.

Mais l'ouvrage est plus complexe, car Lamy insère des exposés plus didactiques quand le sujet du dialogue lui paraît nécessaire : par exemple dans le 2e Entretien, ce qu'il appelle « une idée de la logique ». Enfin, il ajoutera en finale des lettres que Théodose écrit à Eugène après leur visite, pour l'encourager dans sa décision de rejoindre cette communauté rencontrée, si attrayante d'ecclésiastiques savants, et proche des deux sages (l'Oratoire).

En effet le décor des Entretiens change. De l'endroit retiré de leurs hôtes, ils vont visiter une communauté voisine et ensuite un château d'un aristocrate épris des « Belles lettres » pour en commenter la bibliothèque, beau prétexte à un panorama de ce que l'on a alors de bons livres disponibles à tout homme qui se veut cultivé.

Le plan de l'ouvrage et ses perspectives.

1er Entretien : Comment convaincre d'étudier ceux qui n'en ont pas encore envie ? Les persuader par une bonne méthode.

2ème Entretien : Attention à la vacuité de l'érudition. Il est raisonnable de commencer par l'étude des mathématiques, source de tout bon travail de l'esprit ; un exposé sur la logique afin d'en préciser la justesse pour l'approche de tout savoir.

3ème Entretien : L'importance des langues pour s'ouvrir à d'autres manières de penser et s'élargir l'esprit en abordant une étude sérieuse de l'histoire et de la géographie, qui en font une sorte de miroir de l'humanité dans sa diversité du temps et de l'espace.

4ème Entretien : l'auteur reprend son ouvrage sur l'art de parler : la rhétorique n'est pas que de l'éloquence mais une science du langage. Car pour apprendre, il faut bien communiquer grâce à ce véhicule qui permet de bien exprimer la pensée et peut-être aussi de donner à penser.

Le 5ème Entretien est particulier : la visite à cette communauté voisine permet de découvrir sans le nommer l'Oratoire, idéal que Bernard Lamy a pour une part vécue mais qui se trouve ici magnifié. Je vais le développer plus loin pour mieux connaître la pensée sur eux-mêmes des oratoriens de l'époque.

Le 6ème Entretien permet la visite guidée d'une bibliothèque savante et bien à jour. Là, en un exposé à part, s'impose un éloge de la philosophie.

Le 7ème Entretien conduit enfin à la science mère, la théologie positive mais fondée sur l'étude de l'Écriture et les commentaires qu'en ont fait les Pères, sans se perdre dans les impasses de la scolastique. Il est aussi question des conciles qui élaborent le dogme chrétien. Apparaît l'importance de la dimension historique en théologie.

En première conclusion, les dernières paroles de Synèse à Eugène sont toutes de sagesse.

Suivent les quatre lettres de Théodose à Eugène qui soulignent la constance nécessaire dans tout engagement, non seulement dans les études mais au service de la vérité.

Le choix d'Eugène de rejoindre cette communauté visitée demande beaucoup de persévérance et de fidélité à ce qui l'anime en son cœur : l'amour de la vérité et l'accueil du Verbe incarné.

Le 5e Entretien et la vie d'une communauté de l'Oratoire : quelques passages :

Proche de la solitude d'Aminte, il y a une Communauté d'Ecclésiastiques vertueux et savants, qui ne sont liés les uns avec les autres que par la charité et par l'union d'un même dessein qu'ils ont de conspirer ensemble au service de l'Eglise.

Après la visite à la chapelle, Théodose et Eugène sont invités à rester quelques jours dans cette communauté. Ils en profitent pour tout voir. « *On y trouve une liberté honnête, une piété qui ne s'embarrasse pas d'exactitude scrupuleuse.* » Ces religieux ne font pas de vœux : comme les apôtres, ils sont des religieux de Jésus-Christ. Que deviennent alors l'obéissance et l'autorité ?

Celui qui avait pour lors la conduite de la Maison s'appliquait particulièrement à entretenir la Communauté dans une sainte joie. Il découvrit ce secret à Théodose, en lui disant que ceux qui gouvernent des Hommes, en même temps qu'ils sont participants de l'autorité de Dieu, sont obligés d'imiter sa divine Sagesse, qui les conduit à leur devoir par les ressorts qui les font agir naturellement, c'est-à-dire, par

la douceur et par le plaisir. Il faut, dit-il, faire aimer à ceux que l'on conduit les emplois dont on les charge. Personne ne néglige son devoir pendant qu'il s'y plaît.

Quels liens entre eux ?

Nous entretenons de cette manière parmi nous la charité et la joie qui en est une fille. Ceux qui ont établi cette Maison ne se sont point appuyés sur la prudence humaine, ils ne se sont point appliqués à prévoir par un grand nombre de règlements le mal qui pourrait arriver. Ils ont cru que cela ne respirait pas l'esprit de l'Évangile, qui donnait peu de préceptes, mais qui inspirait beaucoup d'amour pour Dieu et pour le prochain, après quoi il n'est point besoin de tant de règles. La Loi ne fait que des prévaricateurs, comme dit l'Apôtre, et si elle empêche le malheur, ce n'est qu'en apparence.

Aminte retrouve un ami de cette communauté et lui demande sur quels principes roule la conduite de sa compagnie :

Notre politique, dit ce bon Ecclésiastique, est d'en avoir point [...]. Nous ne nous unissons point ensemble pour faire un Corps qui éclate, et qui se laisse distinguer d'avec les autres Membres de l'Eglise. Nous joignons seulement nos forces, nos Etudes et nos prières pour faire les uns avec les autres ce que nous ne pourrions faire que très difficilement étant séparés, ainsi il nous importe peu que notre Corps subsiste pourvu que l'Eglise triomphe [...].

Chaque compagnie a une excellence qui lui est propre. Pour la nôtre elle a cet avantage que quand par nos tiédeurs et nos péchés nous obligerions Dieu de se retirer d'avec nous, elle se dissipera tout d'un coup, il n'en restera rien. Il n'y a que le lien de la charité qui nous lie, ce lien étant rompu nous ne serons plus. [...] Cela nous purge [...]

Cette liberté qu'on a de sortir d'avec nous sépare le bon grain d'avec la paille [...].

Le saint homme dont Dieu s'est servi pour jeter les premiers fondements de cette Maison, nous a laissé plusieurs mémoires qui font connaître de quel esprit il était animé, et quel est celui qu'il a inspiré à ses enfants. Toute sa doctrine se réduit à n'agir que par l'Esprit de Jésus-Christ, qu'il soit le principe de nos actions. [...] Il n'oublie aucune de ses actions, afin que dans ses différents états où nous nous trouvons nous ayons un modèle de ce que nous devons faire. [...]

Ce saint homme ne nous découvre pas seulement la vie que Jésus Christ a menée sur la terre, mais il nous élève jusqu'à la connaissance de celle qu'il a eue dans le sein de son Père depuis l'Éternité. Il nous dit des choses admirables de la très-sainte et adorable Trinité, qu'il nous propose pour modèle [...].

Jésus Christ souhaite que tous les chrétiens soient unis ensemble comme il l'est avec son Père ; et son Disciple bien-aimé dit que notre liaison doit être si parfaite avec la sainte Trinité, que nous entrions dans une sainte familiarité avec le Père et le Fils. [...]

Voilà, Messieurs, quel est l'esprit de cette Maison, qui vient de Jésus Christ et qui porte à Jésus Christ [...].

Mais alors quelle vie mener ici ?

Pour Cloître on nous donne l'amour de la solitude. [...] Cette solitude n'est ni difficile ni pénible. Nous aimons la vérité, les jours n'y suffisent

pas pour la consulter autant de temps que nous le souhaiterions, ou pour mieux dire, on ne s'ennuie jamais de la douceur qu'il y a de l'étudier.

On a toujours eu cet amour des Lettres en cette Maison. Ceux qui l'ont gouverné ont tâché de l'entretenir. On a pour cela un soin tout particulier de nos jeunes gens. On leur donne d'habiles Maîtres qui leur font aimer les Livres qu'ils doivent lire [...]. L'on ne nous propose pas la Science comme une fin, mais comme un moyen [...].

Néanmoins quand il se trouve quelque esprit pénétrant et étendu qui a un rare génie pour les Sciences, on le décharge de toute autre affaire ; et l'on ne croit pas qu'il puisse rendre de service plus utile à l'Eglise qu'en étudiant.

C'est alors qu'Eugène demande quelle formation on y reçoit si l'on entre dans cette compagnie, et qu'il lui est indiqué les temps de régence dans les collèges que nous avons cités dans la vie de notre oratorien. Il s'en suivra ensuite tout un programme de vie.

Eugène alors pose la question : Mais qui donc peut entrer ici ?

Ce n'est pas une chose difficile, lui répondit-il. Tout Homme qui a de la piété y est reçu avec joie. [...] La seule vertu est le lien de notre compagnie. Elle en entretient l'édifice [...].

4° - Son apport pour la tradition éducative à l'Oratoire

Bernard Lamy est un bon exemple de cette volonté de lier les recherches en cours de la pensée du temps et ses conséquences pour l'instruction de la jeunesse. Il en montre l'importance de l'histoire

pour l'enseignement complètement rénové dans les collèges oratoriens. Il ne s'agit plus de rappeler quelques grandes figures du passé pour en tirer une leçon morale, mais bien de présenter une chronologie et de montrer les évolutions au cours du temps. L'histoire apprend ainsi la manière d'agir et de penser des hommes. Elle devient une science du comportement. « L'histoire est un grand miroir où l'on se voit tout entier ». Cela entraîne aussi une modification de l'enseignement de la religion, moins dogmatique que comme l'histoire de Dieu vers les hommes. Joseph Beaudé a fait une étude très éclairante sur ce sujet .

L'éducation en collège ne doit pas se cantonner à des transmissions de savoir. Il « faut y mettre du sel » : éveiller la curiosité pour que le jeune cherche par lui-même à apprendre (cf. le 1er Entretien). Mais aussi, le travail de la raison ne peut s'accomplir que dans un caractère équilibré : maîtriser ses passions. Il se moque de l'érudition de vanité mondaine où l'on cherche seulement à briller. L'amour de la vérité demande beaucoup de modestie. Ainsi, apparaît l'influence des régents sur les élèves pour les aider à grandir non seulement en intelligence mais en vertus évangéliques : développer l'intelligence du cœur. En ce domaine, Pascal et les messieurs de Port-Royal ne sont pas très éloignés des oratoriens bien qu'ils s'en distinguent. Une étude comparée sur la petite école de Port-Royal et les collèges oratoriens en montre les recherches pédagogiques voisines comme l'enseignement du latin en français, prôné en même temps par eux et par le Père de Condren à Juilly, qui en a réalisé une grammaire.

Enfin et surtout en bon disciple de Malebranche et de Richard Simon, Bernard Lamy révèle le grand souci d'éduquer l'esprit critique qui ne fait pas que « répéter comme des perroquets les leçons du maître »

mais permet de raisonner avec justesse grâce à des démonstrations et au recours à des documents jaugés à leur juste valeur. C'est ainsi que l'enseignement des mathématiques leur semble une bonne initiation au fonctionnement de l'esprit.

La tradition de la spiritualité de Bérulle – le mystère de l'incarnation de Dieu parmi les hommes – continue à animer les oratoriens mais elle devient plus floue avec les confrères, de plus en plus nombreux dans les collèges du XVIIIe siècle. Ils sont moins conscients de cette source de l'inspiration de la pédagogie oratorienne. L'affadissement redouté par les personnages des Entretiens a commencé dans plusieurs communautés avant 1789. Cependant cette source demeure le fondement de la tradition éducative de l'Oratoire : une vision de l'homme qui prend forme dans des pratiques pédagogiques.

En 1645, dans sa *Ratio Studiorum* des collèges oratoriens, le Père Morin note : « L'unique but de l'éducation doit être de chercher l'utilité pour la jeunesse et ce qui peut contribuer à son véritable bonheur ».

À la fin de l'Ancien Régime, le confrère J. F. Adry, bibliothécaire et archiviste de la congrégation, écrit en synthèse des textes pour les collèges : « Conduire l'étude pour rendre les jeunes esprits propres à servir l'Église et l'État, leur donner ce qu'il faut pour former le goût, l'esprit et le cœur ». Il fournit la documentation nécessaire à l'ex-oratorien Daunou qui est en train d'écrire la première Loi de la République votée par la Convention en vendémiaire an II. C'est dire l'implication des oratoriens dans la politique d'instruction de la France en ces deux siècles de sa première période d'existence.

Bibliographie

Œuvres de Bernard Lamy

- *La rhétorique ou l'art de parler*, première édition 1675 ; de nombreuses fois revue et augmentée par l'auteur ; réédition de celle de 1751 en *fac-similé*, PUF, 1998.
- *Entretiens sur les sciences*, première édition 1687 ; édition critique présentée par François Girbal et Pierre Clair, PUF, 1966.
- *De la grandeur en général*, première édition 1680 ; la *Préface* a été éditée par la Compagnie de Trévoux, introduction de Joseph Beaude, 2004.
- *Des éléments de géométrie*, 1685.

Etudes sur l'auteur

- François Girbal, *Bernard Lamy*, PUF, 1964.
- Joseph Beaude, « L'histoire selon Bernard Lamy », dans *Recherches sur le XVII^e siècle*, t. VIII, Éditions du CNRS, Cahiers de l'équipe de recherche 75, 1986, p. 7-18.